

Sylviane Chatelain

Dans
un instant

nouvelles

BERNARD CAMPICHE EDITEUR



LA PUBLICATION DE CET OUVRAGE A BÉNÉFICIÉ D'AIDES ACCORDÉES
PAR LE SERVICE DES ACTIVITÉS CULTURELLES DU CANTON DE BERNE,
PAR LE SERVICE DES ACTIVITÉS CULTURELLES DU CANTON DU JURA,
PAR LE CONSEIL DU JURA BERNOIS
ET PAR LA COMMUNE DE SAINT-IMIER

« DANS UN INSTANT »,
DEUX CENT SOIXANTE-TROISIÈME OUVRAGE
PUBLIÉ PAR BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR,
A ÉTÉ RÉALISÉ AVEC LA COLLABORATION D'HUGUETTE PFANDER,
DE MARIE-CLAUDE SCHOENDORFF ET DE JULIE WEIDMANN
COUVERTURE ET MISE EN PAGES : BERNARD CAMPICHE
PHOTOGRAPHIE DE COUVERTURE : PIERRE CHATELAIN
PHOTOGRAPHIE DE L'AUTEUR : PHILIPPE PACHE, LAUSANNE
PHOTOGRAVURE : BERTRAND LAUBER, COLOR+, PRILLY,
& CÉDRIC LAUBER, L-X-IR IMAGES, PRILLY
IMPRESSION ET RELIURE : IMPRIMERIE LA SOURCE D'OR,
À CLERMONT-FERRAND
(OUVRAGE IMPRIMÉ EN FRANCE)

ISBN 978-2-88241-264-5
Tous droits réservés
© 2010 BERNARD CAMPICHE ÉDITEUR
GRAND-RUE 26 – CH-1350 ORBE
WWW.CAMPICHE.CH

LES GÉRANIUMS ROSES

« **L**A PERSONNE qui a volé un pot de géraniums roses dans mon jardin a été vue et reconnue. Elle est priée de le remettre à sa place sinon plainte sera déposée. »

Il en faut si peu en somme, un geste, un murmure, deux visages penchés l'un sur l'autre, un éclat de voix ou de soleil sur un mur, presque rien, la lecture dans le journal d'une petite annonce, pour que je reste là, en suspens, que je retienne mon souffle. C'est comme entendre le bourdonnement d'une conversation à travers une porte fermée, seuls quelques mots s'en détachent, mais le lien entre eux demeure insaisissable, ou encore observer de loin une silhouette qui se dessine derrière les carreaux d'une fenêtre, qui s'en approche et recule, se penche et se redresse, et à quoi s'occupe-t-elle, quelle est la raison de ce mystérieux affairement ?

Souvent, trop tôt, les voix se taisent, la fenêtre s'obscurcit, il ne me reste plus qu'à reprendre la route. Mais il arrive aussi que me retienne au bord du chemin l'image qui vient de naître, celle aujourd'hui d'un voleur et de fleurs dans un jardin, d'abord indécise, une ombre qui se forme et se défait, se précise et se décompose dans l'eau profonde de la mémoire, ou celle des pressentiments, des ressentiments, dans l'eau trouble des désirs et des peurs, qui affleure à sa surface, y replonge, m'invite à la suivre et la tentation est grande de me laisser faire, d'y descendre à mon tour, appesantie comme dans le sommeil ou le rêve, car c'est là aussi qu'ils dorment en m'attendant et, dès qu'ils m'aperçoivent, ils s'éparpillent, mais pour mieux m'entourer, reformer autour de moi leur banc serré, frémissements bleuâtres, éclairs d'écailles argentées, mots-poissons, je suis heureuse de vous retrouver, même si je sais qu'il faut prendre garde, que certains parmi vous ont des dents acérées, une scie au bout du nez et ne demandent qu'à m'entraîner précisément là où je ne veux pas me risquer, mais pour l'instant il n'y a rien à craindre, n'est-ce pas, vous n'êtes cette fois-ci que du menu fretin, une flottille inoffensive, rien qui me concerne vraiment, un léger amusement seulement, une curiosité souriante, car enfin qu'a-t-il de si particulier ce pot pour valoir le risque d'un vol et le coût d'une annonce et, pour commencer, à quoi peut-il bien ressembler, de quelle forme est-il, allongé comme on en voit souvent sur le bord des fenêtres, ne dirait-on pas alors « caissons », « caissettes » ou « jardinières », il faudra que je vérifie, non, celui-ci

est rond, un de ces gros récipients de terre cuite dont on décore une pelouse ou une terrasse, qui encadrent l'entrée d'une maison, rond et surmonté d'une nuée de fleurs, roses en l'occurrence, et est-ce à cause de cette couleur, de l'éclat délicat de ces centaines de pétales que quelqu'un s'est arrêté, a hésité avant de se décider brusquement, la porte entrouverte, quelques pas prudents dans le jardin, mais vole-t-on, quand on est à pied, un objet si encombrant, s'enfuit-on le long de la rue, un pot, qui y tient à peine, serré entre ses bras, n'est-il pas revenu plus tard, de nuit, avec sa voiture, il l'a garée devant le jardin, il a ouvert le coffre, il a fait semblant d'y chercher ou d'y ranger quelque chose tout en jetant autour de lui des coups d'œil furtifs, personne en vue, les lumières éteintes, tout le monde dort, le pot soulevé, emporté, déposé dans le coffre et la voiture démarre, il n'y a plus que ce vide soudain dans le jardin, quelques pétales roses sur le chemin, la porte est restée grande ouverte et la rue, dérangée un instant, s'est de nouveau assoupie. Pourtant quelqu'un a assisté à la scène, dissimulé peut-être derrière les rideaux, légèrement tirés, d'une pièce plongée dans l'obscurité. Ou n'est-ce qu'une ruse pour effrayer le voleur (ou la voleuse), pour l'effrayer et qu'il revienne, de nuit aussi, il doit bien se douter qu'on guette son retour, rendre ce qu'il a pris. Se laissera-t-il intimider? D'ailleurs, a-t-il lu le journal ou ignore-t-il jusqu'à l'existence de la petite annonce? Dans ce cas, il faut bien l'admettre, le pot de géraniums a bien peu de chance de retrouver sa place et son légitime propriétaire.

Et que va-t-il devenir, je me le demande, installé chez lui par le voleur ou offert à quelqu'un qu'il connaît et qui aime d'un amour inconditionnel les géraniums roses et il n'a pas pu résister à l'envie de lui faire plaisir, mais des géraniums sont en vente, au printemps, dans tous les centres de jardinage, je le sais, je reçois des catalogues, à des prix très raisonnables, alors pourquoi prendre ce risque, ou s'agit-il d'une farce, d'un pari ou de tout autre chose, un message convenu, le jour où je ferai paraître une annonce qui parle de géraniums roses, tu pourras venir me rejoindre, j'aurai assassiné mon mari, nous l'enterrerons dans le jardin, nous déposerons le pot sur sa tombe, nous serons enfin heureux, petits poissons, cessez de frétiler, soyez sérieux un instant, aujourd'hui où il est si facile de se séparer, de divorcer, dites-le-moi, est-il besoin de recourir à des solutions si extrêmes ?

Ce pot de géraniums prend décidément trop de place dans mes pensées. Il trône au milieu d'elles, majestueux et encombrant, je le vois de mieux en mieux, ventru, vernissé, auréolé de pétales lumineux et tendres. La chatte m'observe depuis un moment d'un air désapprobateur. Elle est d'avis que je me livre à de bien futiles réflexions au lieu de m'occuper d'elle et je suis obligée de lui donner raison.

*
* *

Irène, ma chérie,

J'ai beau faire, de mon bureau où je suis assise pour t'écrire, je vois le muret de pierre, celui qui sépare la pelouse du chemin, et à chaque fois que je lève la tête, je suis surprise par l'absence de mon pot de géraniums, tu t'en souviens, le gros pot de grès bleu que j'ai acheté, il y a deux ou trois ans, sans réfléchir, à la fin de la saison et je n'ai trouvé pour le remplir que quelques plants de géraniums roses, je n'aime pas particulièrement cette couleur ni les géraniums d'ailleurs, mais qu'aurais-je fait d'un pot vide ?

Hier matin il n'y était plus.

Quelqu'un s'est introduit dans le jardin et l'a emporté. Personne n'a rien vu, j'ai interrogé les voisins, pourtant il n'aurait pas dû passer inaperçu, les bras arrondis autour du pot, le nez dans les fleurs. Cela n'a pu se passer que de nuit. Il a poussé la porte qui grince, mais je n'ai rien entendu.

J'ai cru à une farce. Toute la journée je me suis attendue à le voir réapparaître sur le pas de ma porte, au milieu de la pelouse ou de la rue, n'importe où, mais rien, j'ai envie de faire publier une petite annonce, qu'en penses-tu ? qu'elle ne donnera aucun résultat et que je ferais mieux de te donner des nouvelles plus intéressantes, mais, vois-tu, quand je lève les yeux de ma lettre, je me heurte à ce vide sur le mur et j'ai peur, le souffle coupé un instant et l'impression que quelqu'un se tient là, dans mon dos, qui m'observe et je crois t'entendre, te mettre, pour si peu, dans des états pareils. Tu as raison. J'irai acheter un autre pot, d'autres fleurs.

Cette fois-ci c'est la saison, je pourrai en choisir la variété et la couleur.

Et voilà, puisque pour le moment je suis incapable de te parler d'autre chose, je te quitte, ma chérie, en t'embrassant.

*
* *

C'est dans le fond des eaux les plus calmes, mortes en apparence depuis longtemps, qu'est ramassé le monstre, assoupi en attendant, mais, sous ses paupières à peine closes, se tient prête à jaillir, au moindre clapotis, la lame aiguë de son regard et le voilà aussitôt dressé, noir, muet et précis, déjà ses pinces ont déchiré la peau, écarté les côtes, trouvé le chemin du cœur qui se croyait à l'abri et la douleur est la même qu'autrefois, ni plus ni moins, la même que la première fois, on dit que le temps efface les peines, ce n'est pas vrai, il nous apprend seulement l'art d'une navigation prudente, les écueils à éviter, les parages dangereux où ne pas s'aventurer et pourquoi, poissons sournois, est-ce toujours là que, sans en avoir l'air, en multipliant les détours, les effets d'écailles et de nageoires, vous cherchez à m'entraîner, mots-cannibales qui n'attendez, je le sais bien, que le moment de vous nourrir des miettes du festin.

*
* *

Quant à l'histoire du pot de géraniums, elle reste, pour l'instant, bien inoffensive. Pour moi, sinon pour la victime qui jette un dernier coup d'œil par la fenêtre, soupire, plie la lettre qu'elle vient d'écrire, la glisse dans une enveloppe et se lève. Elle marche sur le chemin, le petit mur à sa droite, par la porte entrouverte se glisse dans la rue et s'éloigne, sans doute va-t-elle mettre sa lettre à la poste. Je viens de m'apercevoir qu'elle est âgée déjà, la démarche légèrement hésitante, et que son allure, son manteau un peu trop ample, le sac au bout de son bras qui se balance, que tout cela m'est, très vaguement, familier.

Mais en ce qui concerne le voleur, homme ou femme, je n'en sais rien, je ne vois qu'une main sur la poignée de la porte, ensuite la tache claire, dans la nuit, des géraniums couchés maintenant dans le coffre d'une voiture qui démarre. Tout cela sans un bruit, même pas celui du moteur, je n'entends rien, la rue de nouveau endormie, indifférente, sur le muret un rond plus clair (ou plus foncé), la marque, en tout cas, du pot probablement disparu pour toujours.

*
* *

Et, avait poursuivi Irène, assise à côté de sa fille, sur le canapé du salon, en face de la fenêtre qui donne sur le jardin et le muret de pierre, j'ai constaté dès mon retour que ta grand-mère ne s'était pas encore résignée à son absence. Pourtant elle ne se souvenait pas d'y avoir prêté beaucoup

d'attention, de l'avoir regardé si souvent. Quand elle sortait, elle ne pouvait s'empêcher de jeter un coup d'œil par-dessus les barrières des voisins, tout en admettant que c'était absurde, si l'un d'eux l'avait volé, il ne l'aurait pas exposé à sa vue. Il y avait bien ces jardins qui se cachaient derrière un mur et elle devait résister à l'envie de pousser la porte, de s'avancer un peu à l'intérieur, mais comment expliquer sa présence à ceux qui auraient pu la surprendre ? D'ailleurs elle connaissait les gens du quartier, elle était sûre que, s'ils avaient voulu des géraniums, ils seraient allés en acheter. Au centre de jardinage, situé au bout de la ligne de bus, dans les faubourgs, où je lui répétais qu'elle ferait mieux de se rendre et de choisir, pour remplacer le pot volé, un autre pot et d'autres fleurs et de n'y plus penser.

Je lui ai proposé de l'accompagner, mais chaque jour elle remettait au lendemain. Elle s'était mis en tête, je crois, qu'il lui fallait accepter cette perte-là, dérisoire, affirmait-elle, alors qu'elle avait eu et aurait encore à en accepter bien d'autres. Remplacer le pot volé était une erreur, elle en était convaincue, mais pour quelles raisons enfin, elle était incapable de le dire.

Un après-midi de solitude pourtant, elle s'est décidée brusquement. Elle a pris le bus, elle s'est rendue au centre de jardinage, cette fois c'était le printemps, il y avait là, exposés, une quantité de pots, de caissons, de jardinières et de fleurs. Elle les a examinés de loin, incertaine. Elle a pensé que, sans mon aide, elle ne pourrait pas tout emporter d'un coup, le pot, la terre pour le remplir et les bar-

quettes de fleurs, que même le pot seul serait maintenant trop lourd pour elle et tout à coup elle s'est sentie, et Irène, quand elle a raconté cette histoire à sa fille, se souvenait encore de chacun des mots que sa mère avait employés, elle s'était sentie « en danger, impuissante comme une marionnette qu'une main ironique et malveillante se serait amusée à manipuler ».

Mais ces mots qu'Irène, bien plus tard, croyait se rappeler si précisément n'avaient-ils vraiment subi avec le temps aucune altération, n'avaient-ils pas, à son insu, subtilement, en recevant d'eux un éclairage différent, été réorientés, transformés dans sa mémoire par les événements ?

Quoi qu'il en soit, sa mère s'est enfuie, elle est revenue du magasin les mains vides, décidée à accepter la perte du pot et des géraniums, à ne plus s'en soucier.

Mais le marionnettiste était parti d'un grand éclat de rire, car l'intrigue maintenant était nouée et les fils prêts à obéir à ses doigts agiles.

*
* *

Où voulez-vous en venir, pourquoi ce besoin tout à coup de prendre du recul, le pot de géraniums devenu le sujet d'une conversation, son histoire déjà ancienne transmise par une mère à sa fille, des propos recueillis, répétés imparfaitement, victimes de l'insuffisance, de la partialité du langage et de la mémoire, une histoire sur laquelle je ne peux résister au désir de me pencher, bien qu'éprouvant

un léger vertige, dû sans doute à l'imprécision, l'instabilité de ses contours, maintenant qu'entre elle et moi se dressent, comme un écran, les couches multiples, mouvantes du temps, son épaisseur hétérogène.

Et cette conversation, pourquoi a-t-elle lieu ce jour-là ? Parce que les deux femmes, la mère et la fille, sont installées dans la maison de la grand-mère qui est désormais la leur, sur le canapé, en face de la fenêtre, mais ce n'est sans doute pas rare qu'elles se trouvent assises côte à côte et regardent ensemble le jardin et le muret de pierre, ou est-ce plutôt à cause de la photographie que la fille a découverte glissée entre les pages d'un livre et qu'elle vient de tendre à sa mère. En tout cas c'est la première fois qu'elle entend parler de cette histoire, on peut en être convaincu en voyant son étonnement, en écoutant ses exclamations et ses questions, et le pot, dit-elle, comment l'avez-vous retrouvé, car c'est bien lui qui figure sur la photographie ? Irène secoue la tête, elle a l'air si triste tout à coup, elle semble si lasse et désemparée, c'est qu'elle est âgée maintenant, elle a peut-être l'âge de la grand-mère quand on lui a volé ses fleurs, que sa fille n'ose insister, à son tour garde le silence, mais sans pouvoir détacher ses yeux de la photographie qu'elle a posée sur ses genoux et qui représente deux jeunes femmes debout à côté d'une tombe et sur la tombe un lourd pot de terre au-dessus duquel s'épanouit un large bouquet de fleurs, claires, c'est tout ce que l'on peut dire, la photographie est en noir et blanc.

*
* *

Il m'arrive de douter. Cette petite annonce, l'ai-je bien lue ou seulement rêvée? Ce pot était-il caché depuis longtemps dans un recoin de ma mémoire, n'attendant que le moment propice pour se montrer? Ou n'est-il qu'une illusion, le produit de mon imagination?

Et pourtant, quand on y pense, des pots de géraniums, combien y en a-t-il en ce monde et pourquoi refuserait-on à celui-là seul le droit d'exister?

*
* *

Les deux femmes se taisent jusqu'à ce que la mère, souriante, pose la main sur l'épaule de sa fille et lui propose de préparer du café. La fille accepte, elle sourit elle aussi, soulagée. La mère se lève, la fille abandonne la photographie sur la table et s'apprête à la suivre, quand la chatte, que personne n'a entendue venir, saute sur ses genoux. Alors elle renonce, reste assise, les yeux fixés sur le jardin, le muret couvert de mousse comme d'une fourrure pelée parce qu'il commence à s'effriter, à se couvrir de plaques blanches là où la pierre s'en est détachée.

La chatte ronronne, la pièce s'emplit de l'odeur du café. Je peux les laisser, m'en aller. Les mains du marionnettiste se soulèvent, les fils se tendent, je sais maintenant ce qui va se passer.

*
* *

Donc la mère d'Irène est rentrée chez elle bien décidée à ne pas remplacer le pot de géraniums et à n'y plus penser. C'était un souci d'autant plus ridicule qu'elle se souvenait de l'intention qu'elle avait depuis longtemps de débarrasser la maison et le jardin de tout ce qu'ils contenaient d'inutile pour éviter à sa fille la peine et le chagrin d'avoir à le faire elle-même après sa mort.

*
* *

Une fois qu'ils passaient par là, l'amie du voleur s'était exclamée que ce pot lui plaisait et les fleurs aussi. Ils étaient repassés plus tard, de nuit, lui au volant de sa voiture, elle assise à côté de lui, par hasard ou l'avait-il prémédité, regarde, c'est bien ce pot-là que tu aimais – oui – nous n'avons qu'à l'emporter – tu es fou – mais il n'y a personne, pas de lumière, tu le vois bien, tout le monde dort et d'ailleurs ce jardin est trop encombré, et il n'a pas fini de parler qu'il a quitté la voiture, elle inquiète, qui n'ose regarder, se tasse sur son siège, et lui déjà de retour, le pot couché dans le coffre, les mains sur le volant, quelques pétales sur les manches de son pull, le bruit du moteur, la fuite et son rire à lui dans le silence qui règne maintenant dans la voiture, et quelles sont les pensées qui occupent la jeune femme pour qu'elle se taise ainsi,

apprécie-t-elle la hardiesse de son compagnon, son geste la touche-t-il comme une preuve d'amour ou se dit-elle, une fois de plus, que cet homme n'est pas fait pour elle et qu'elle va le quitter à la première occasion, avant que, avec le même manque de scrupules, la même désinvolture, il n'arrête un jour la voiture, ne lui demande de descendre et, la laissant plantée là, ne démarre avec ce rire qu'il a eu tout à l'heure et peut-être est-ce lui qui la trouble autant car, elle l'a remarqué comme moi, il était froid, cruel et sans joie et voilà, il n'y avait rien à tirer de lui que son geste et ses conséquences dont il ne saura probablement jamais rien et nous ne parlerons plus de lui ni de son éphémère compagne.

*
* *

Chaque fois qu'Irène allait voir sa mère, quelques objets de plus avaient disparu, des objets que souvent, depuis son enfance, elle avait vus occuper la même place. Elle avait commencé par le jardin. Elle s'était débarrassée de toutes les jardinières qui garnissaient les fenêtres du rez-de-chaussée et des autres pots de différentes grandeurs, des cadeaux pour la plupart car tous savaient qu'elle aimait les fleurs, qu'elle avait alignés au cours des ans et des anniversaires le long de la façade et sur le bord des chemins. Elle avait assez à faire, disait-elle, avec les trois plates-bandes qui encadraient la pelouse. Et c'est vrai que, depuis quelques années, il lui fallait demander de l'aide pour transporter tous ces pots à la cave à la fin de l'automne. Irène l'a

approuvée au début de vouloir se simplifier la vie. D'ailleurs le jardin était beau dans son dépouillement. C'était le printemps, les tulipes poussaient dans les plates-bandes. Quand il faisait assez chaud, elle trouvait sa mère assise dans le fauteuil où elle se tenait toujours, devant la maison, immobile, occupée à considérer leurs troupes serrées, rangées autour d'elle, droites et attentives comme si elles sentaient qu'on les passait en revue. Irène se penchait pour l'embrasser avant de s'installer à côté d'elle. Oui, les tulipes étaient belles et le jardin aussi, délivré de tout ornement inutile, mais il lui paraissait si désarmé et fragile, dénudé comme avant l'hiver et incapable de supporter le poids du printemps.

*
* *

Ce jour-là, je me trouvais au centre de jardinage et j'ai vu une vieille dame dont le comportement m'a intriguée. Elle allait et venait, lentement, devant le rayon où étaient exposés les pots de terre cuite, le regard fixé sur eux, mais sans pouvoir se décider, semblait-il, à s'en approcher.

Elle était enveloppée dans un manteau trop large, elle portait un chapeau, son sac pendait au bout de son bras. Elle avait l'air désemparée. J'ai pensé que c'était peut-être une de ces personnes âgées qui perdent la mémoire, finissent par ne plus retrouver le chemin de leur maison ni même le souvenir de leur adresse. J'avais envie de l'aider, mais comment faire, comment l'aborder ? Et je ne pou-

vais pas continuer à l'observer de si près, debout derrière mon chariot. Je me suis éloignée et j'ai attendu.

Plus tard elle s'est dirigée du côté des fleurs et je l'ai suivie. Elle a examiné les géraniums, mais de nouveau de loin, sans soulever les barquettes pour lire l'étiquette, plantée dans la terre, qui en indique la variété et le prix. Elle me rappelait quelqu'un, ma mère ? non, je ne le pense pas...

— Vous avez suivi la vieille dame devant les fleurs...

— Oui, des géraniums roses comme les vôtres.

Elle avait un beau visage, vous savez, malgré ses rides et son air un peu perdu. Son chapeau était légèrement de travers, ou était-ce un foulard, on ne porte plus guère de chapeau, n'est-ce pas ? C'était plutôt ma grand-mère qu'elle me rappelait, oui, peut-être, en tout cas pas ma mère, son visage à elle était plus sévère, pourtant j'ai à peine connu ma grand-mère et, encore une fois, j'ai eu envie de lui parler, mais tout à coup elle a tourné le dos aux fleurs, elle s'est enfuie. Elle n'avait rien acheté, elle a passé rapidement les caisses. Pour moi, mon chariot était plein, cela a duré longtemps.

Quand je suis enfin sortie, elle avait disparu. Est-ce que quelqu'un l'attendait, est-ce qu'elle était allée prendre le bus, j'ai pensé que je ne la reverrais plus et, bien sûr, tout cela était trop lourd pour elle, le pot, la terre pour le remplir, sans compter les plants de géraniums. J'aurais dû lui proposer mon aide, lui offrir mon bras et, pour ses achats, le coffre de ma voiture.

J'aurais dû le faire...

Qu'en pensez-vous ?

*
* *

Oui, j'apprécie votre compagnie, j'aime vos frémissements d'impatience sur la page avant qu'ensemble nous prenions le large. Mais pourquoi faut-il toujours que vous me tendiez des pièges ? Prenez garde, un jour vous finirez dans les flammes, par pleines brassées de feuilles ou, si je ne peux m'y résoudre, comme vous semblez le croire, alors je remplirai mes poches de cailloux et ensemble nous coulerons à pic dans le gouffre le plus profond, là où même les petits poissons suffoquent, se noient dans les ténèbres, se dissipent dans le silence.

*
* *

Je suis retournée au magasin. Je m'y suis promenade longuement, mais je ne l'ai pas revue. Un employé était occupé à ranger de la marchandise dans les rayons. Je lui ai demandé s'il connaissait une dame âgée, je l'ai décrite, son visage, son manteau, son chapeau, ou était-ce un foulard, peut-être avait-elle l'habitude de venir ici, une dame qui avait l'air un peu perdue, mais il a répondu que non, il ne voyait pas, il ne l'avait pas remarquée. J'ai tourné encore un peu en rond. Pour finir, je me suis décidée, j'ai acheté un pot de grès bleu, un de ceux qu'elle avait regardés de loin, et des géraniums roses et je suis rentrée. J'ai planté les géraniums et posé le pot sur le perron en attendant.

En attendant quoi ?

Mais de la retrouver et d'aller sonner à sa porte pour le lui offrir.

*
* *

Et un jour, dès son arrivée, Irène a eu la surprise de l'entendre dire qu'elle avait cru reconnaître, de la fenêtre du bus, son pot de géraniums. Elle était descendue à l'arrêt suivant, avait remonté la rue lentement. Au fond d'un jardin, sur le perron d'une maison inconnue, était-ce bien lui ? Elle avait constaté au magasin qu'il se vendait des pots semblables en quantité et des fleurs aussi. Elle a hésité à entrer, à sonner. Mais que dire ? Vous avez là un pot qui ressemble à celui qu'on m'a volé, est-ce vous la voleuse, je dis voleuse parce que, penchée sur les fleurs, j'avais aperçu, du bus, une femme, j'avais même eu l'impression de croiser son regard, le bus avançait au pas, c'était l'heure des embouteillages. Mais, quand je suis revenue, elle n'y était plus et tout compte fait ce pot me semblait plus gros que le mien, plus neuf aussi, sans doute ne s'agissait-il que d'une coïncidence, des fleurs roses dans un pot bleu, pourtant j'aurais voulu lui parler, elle m'avait paru inquiète ou fatiguée, sympathique, non, trop pâle, le visage encadré par des cheveux foncés, raides et un peu négligés.

J'ai attendu encore un instant avant de retourner à l'arrêt du bus, il a tardé, j'ai été heureuse de me retrouver chez moi, la chatte était contrariée

d'avoir dû attendre si longtemps mon retour et la viande que j'étais allée lui acheter.

*
* *

C'est quoi ce pot sur l'escalier et ces géraniums roses, d'habitude tu n'aimes pas le rose, je lui ai répondu que c'était un cadeau que je voulais faire – à qui ? – à la vieille dame – quelle vieille dame ? – je t'en ai parlé, celle du supermarché – mais tu ne sais pas qui elle est, tu ne connais ni son nom ni son adresse – je finirai par les trouver – j'aimerais bien que tu m'expliques comment, je suis partie dans la pièce d'à côté, j'ai parfois l'impression que le moindre de mes actes, chacune de mes paroles l'irrite, pourtant il prétend m'aimer, mais qu'est-ce que cela signifie, dites-moi, répéter à quelqu'un qu'on l'aime et aimer à la place de ce qu'il est quelqu'un d'autre qu'on voudrait qu'il soit. Et puis j'en avais assez de discuter, peut-être avais-je envie, moi aussi, de rêver à celui que j'aurais voulu pouvoir aimer, mais de lui non plus, j'étais bien obligée de l'admettre, je ne connaissais ni le nom ni l'adresse...

Et voilà que peu à peu tout se met en place. Tandis que la jeune femme se perd, chaque jour dans un autre quartier, en d'interminables promenades, tandis qu'elle fuit sa maison, la mère d'Irène entreprend de vider la sienne de tout ce qu'elle contient d'inutile, les bibelots, les vêtements et les chaussures qu'elle n'emploie plus et même une partie de la vaisselle.

Irène proteste. À chaque fois elle lui répond qu'il lui faudra bien se débarrasser de tout cela après sa mort et, crois-moi, à ce moment-là, ce sera difficile, et comment lui faire comprendre à quel point ces étagères, ces armoires vides l'oppressent et qu'elles lui semblent être partout le signe d'une présence étrangère, d'un rôdeur invisible, comme si le voleur, chaque nuit, s'introduisait de nouveau dans la maison et qu'il en repartait les mains pleines, bien décidé à y revenir jusqu'au moment d'emporter le cercueil de sa mère.

Et tandis que la jeune femme continue de marcher, fragile, tenace et un peu folle, il faut bien le dire, car enfin que d'entêtement à retrouver quelque un que l'on a à peine croisé, tandis qu'elle se rapproche lentement, Irène, n'y tenant plus, s'est rendue au centre de jardinage où elle a acheté, pour conjurer le sort, et, si elle avait pu le lui demander, Œdipe lui aurait confirmé que c'était le meilleur moyen de lui prêter main forte, un pot de grès bleu et des géraniums, elle a eu de la peine à en trouver, la saison était déjà bien avancée, qu'elle a déposés sur le muret de pierre en précisant aussitôt, un peu gênée, qu'elle s'occuperait elle-même d'arroser les fleurs, mais sa mère ne s'est pas mise en colère, elle a souri, l'a embrassée avant de se détourner, de reprendre le chemin de la maison et Irène l'a suivie, le cœur serré de voir à quel point ses épaules étaient devenues frêles et son pas hésitant et léger.

Et toutes les deux se sont assises sur le canapé du salon, en face de la fenêtre, du jardin, des géraniums sur le mur et c'était, avait ajouté Irène, comme si nous étions assises, toutes les deux, dans

une gare, à attendre le train qui allait nous séparer.

Oui, as-tu murmuré, voilà la conversation que j'ai eue, il y a longtemps, avec ma mère, ta grand-mère Irène, au sujet de ma propre grand-mère que je n'ai pas connue et de son pot de géraniums et pourquoi ce jour-là, je ne m'en souviens plus, ah ! oui, c'était à cause de la photographie que j'avais trouvée entre les pages d'un livre, qu'elle avait posée sur la table pour aller préparer du café, que plus tard, après avoir mis ses lunettes, elle m'a tendue et, tu vois, m'a-t-elle dit, c'est la tombe de ta grand-mère et là, c'est moi, tu n'étais pas encore née, et à côté, elle a hésité, mais je l'avais reconnue, une jeune femme pâle aux cheveux noirs qui lui mangeaient les joues, elle avait donc fini par retrouver la vieille dame qu'elle avait tant cherchée.

Tu as fermé les yeux, tu t'es assoupie. L'heure des visites était passée, je suis partie et, la suite de l'histoire, tu me l'as racontée, comme le début, par bribes parfois à peine intelligibles et les infirmières, en me voyant penchée sur tes lèvres, ta main entre les miennes, essayant de saisir les mots que souvent tu prononçais à grand-peine, les yeux fermés, m'ont demandé de ne pas trop te fatiguer et ne vous inquiétez pas si vous avez quelquefois l'impression qu'elle confond les lieux et les visages, c'est l'effet de la maladie et de la morphine, et j'ai pensé un instant qu'en effet tu ne faisais que rêver tout haut, mais l'enveloppe était bien là, dans le tiroir que tu m'as indiqué.

Et je suis à mon tour installée sur le canapé où toutes les deux vous vous teniez, en ce lointain

après-midi d'été, quand ma grand-mère, après avoir ôté ses lunettes, les avoir reposées sur la table à côté de la photographie, s'est décidée, un peu impatientée, à répondre à ta question, comment elle l'a retrouvée, mais par hasard, comment veux-tu ? Elle n'espérait plus revoir ta grand-mère. Pourtant, parce qu'elle ne se plaisait pas chez elle, elle avait continué ses promenades et un jour, il fallait bien que cela arrive, la ville n'est pas si grande, un pot bleu et des géraniums roses ont attiré son regard. Elle a ensuite croisé le mien, je travaillais dans le jardin, elle a engagé la conversation, ce qu'elle m'a dit, je ne le sais plus exactement, « vos fleurs me rappellent quelqu'un », je crois, et ce que je t'ai raconté, la rencontre dans le magasin, ses recherches, c'est ce jour-là qu'elle m'en a parlé, mais il était trop tard, nous sommes allées déposer le pot, le sien, celui qu'elle avait acheté pour ta grand-mère, au cimetière, sur sa tombe. Nous nous sommes revues, nous avons été amies, mais cela, c'est une autre histoire.

Et jamais, malgré plusieurs tentatives de ta part, elle n'a voulu t'en dire davantage. Le nom de la jeune femme, tu l'as découvert bien plus tard.

À ton tour tu viens de mourir et je suis seule dans la maison où, après ta mère Irène et ta grand-mère, nous avons vécu, qui est la mienne encore même si je l'ai quittée il y a des années, même si ce n'est plus pour longtemps.

Et cette histoire, entendue par bribes pendant mes visites à l'hôpital, sera la dernière, la dernière histoire que, après tant d'autres, tu m'auras racontée. Et pourquoi si tard ? La maladie et la morphine

ont-elles eu raison de la décision que tu avais prise de te taire, de ne pas rouvrir une ancienne blessure ?

Je suis assise sur le canapé et je sens ta présence, un vide, un creux à mes côtés, l’empreinte, encore un instant, dans l’air et la lumière, de ton corps, de ton visage, de tes épaules, du livre sur tes genoux et de tes doigts sur les pages. Et il me semble qu’il suffirait presque de tendre la main pour rencontrer la tienne et d’écouter mieux pour entendre ta voix, car elle est là encore, à courir dans le silence comme une faille, une fissure, mais sur le bord de laquelle, pour la combler, il s’accumule déjà.

La chatte, surgie je ne sais d’où, frotte son flanc à mes jambes, fait demi-tour, frotte l’autre flanc et recommence. Elle est inquiète, chatte orpheline qui ne le restera pas, qui viendra habiter chez moi, à moins que ce ne soit le contraire, moi ici, au milieu de tes livres, dans notre maison, la porte fermée sur la parenthèse qu’a été ma vie depuis que j’en suis partie, mais dis-moi, la chatte, les parenthèses se referment-elles si facilement, remplace-t-on par la voix d’une morte les voix pressantes des vivants ?

La chatte a cessé ses allées et venues. Elle a pris d’un pas lent, découragé, le chemin de la cuisine.

J’ai vidé l’enveloppe : une coupure de journal, la petite annonce dont tu savais le texte par cœur, la lettre que ta grand-mère a écrite à la mienne, « Irène, ma chérie », et quatre photographies, celle du cimetière, longtemps oubliée entre les pages d’un livre dans la bibliothèque, un pot de géraniums sur une tombe, les formes épanouies, emboîtées du pot et d’un ample bouquet de fleurs claires, à côté Irène, jeune encore, qui se tient droite,

presque raide, le regard fixé sur le photographe et, tournée vers elle, le bras à demi levé pour le poser sur son bras ou sur son épaule dans un geste définitivement interrompu, la femme aux cheveux noirs, souriante malgré le lieu où elle se trouve. Et puis les trois autres, celles que tu as découvertes chez ton père, après sa mort, quand tu as compris ce que ta mère, ma grand-mère Irène, avait toujours refusé de te dire.

La chatte attend sur le seuil de la cuisine. D'habitude je lui donne à manger dès mon retour de l'hôpital, mais aujourd'hui j'avais besoin de m'asseoir un instant et j'ai laissé passer trop de temps, je l'ai laissé se figer peu à peu, comme un sang trop épais pour couler dans les veines.

Ton bureau, devant la fenêtre, est vide. Tu l'as rangé avant ton départ. Tu as brûlé des lettres, des feuilles couvertes de ton écriture oblique et pressée. Tu n'as laissé dans un tiroir que cette enveloppe.

Derrière la fenêtre, le muret est maintenant couvert de mousse à part quelques plaques blanches, comme des cicatrices, là où la pierre s'écaille.

Et je t'entends me répéter d'une voix lointaine, étouffée, comme si tu parlais la bouche collée à une porte fermée, cela me fait de la peine que tu sois triste, mais j'ai l'âge de mourir, tu le sais bien.

La chatte brusquement s'est accroupie, les pattes repliées sous le ventre, le cou tendu. Elle a faim et peut-être devrais-je au moins garder son fauteuil, celui où elle a l'habitude de dormir et, pour moi, le canapé, pour qu'il me rappelle les heures que nous y avons passées ensemble, mais il

me faudrait aussi emporter ce creux dans l'air, ce vide où il me semble que tu respirez et ton bureau, la fenêtre et la vue sur le jardin, le muret de pierre, emporte-t-on un mur comme un fauteuil ou un canapé, emporte-t-on un mur en souvenir d'une histoire, même si c'est la dernière que tu m'aies racontée et voilà, as-tu murmuré pour finir, un jour quelque'un sort d'une voiture, pénètre dans un jardin, vole un pot de géraniums et disparaît. Et aujourd'hui la tombe est nue, le mur aussi. Le pot du cimetière et l'autre, qu'elle avait acheté pour ma grand-mère, ma mère les a jetés. Il ne reste plus dans le tiroir de mon bureau que les photographies, il te faudra les déchirer, je me demande pourquoi je ne l'ai pas fait moi-même, les photographies de la femme qui m'a volé mon père, je lui en veux, mais je sais maintenant que la vie nous joue des tours, qu'elle nous oblige à tenir, pour l'amuser, un rôle dans les histoires douces et cruelles qu'elle ne cesse d'inventer.

Le soir tombe. Mais je n'ai pas envie d'allumer la lampe. Les visages des photographies dispersées sur la table, tous blêmes, lisses et fuyants se confondent, se diluent dans la pénombre, se préparent, dirait-on, à leur lente dissolution dans la nuit. Sur l'une mon grand-père, encadré à droite par ma grand-mère Irène, à gauche par la jeune femme du cimetière, sur une autre les deux femmes accoudées à une table, sur la dernière, mon grand-père de nouveau, la jeune femme a passé son bras sous le sien, elle appuie la tête à son épaule, ma grand-mère n'est plus là.

Maintenant qu'elle a enfin eu à manger, la chatte dort dans le fauteuil que je garderai pour

elle, c'est décidé, les quatre pattes réunies, la queue sur le museau, parfaitement immobile. Je me le demande, est-ce toujours la même, celle qui rôdait dans ton histoire, qui a toujours habité la maison, est-elle vivante ou n'est-elle qu'une ombre oubliée là par le temps dont je sens ce soir si nettement le passage, le souffle froid sur ma nuque, qui nous enveloppe toi et moi réunies encore un instant et s'en va, pour qui nous n'aurons été qu'un obstacle insignifiant.

*
* *

Vous êtes déçus, vous pensiez avoir gagné, que le chemin était tout tracé sur lequel j'allais vous suivre sans résister et vous voilà pris, tout palpitants encore, dans les mailles serrées de mon filet. C'est que, voyez-vous, livrés à vous-mêmes, vous êtes trop dangereux. Mais ne craignez rien, petits compagnons aimés et redoutés, maintenant que mon histoire est finie, si vous me promettez d'être sages, je vais vous rendre la liberté, non, je ne vais pas vous manger.